

Mélanie Chappuis

Des baisers
froids
comme la lune

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



LA PUBLICATION DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'UNE AIDE À LA PUBLICATION DE PREMIÈRES ŒUVRES LITTÉRAIRES,
ACCORDÉE PAR LA FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE PRO HELVETIA,
ET D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES
PAR LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES AFFAIRES CULTURELLES
ET PAR LE SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DE LA VILLE DE LAUSANNE

« DES BAISERS FROIDS COMME LA LUNE »,
DEUX CENT SOIXANTE ET UNIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,
DANIÉLA SPRING ET JULIE WEIDMANN
MISE EN PAGES ET COUVERTURE : BERNARD CAMPICHE
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : HUILE SUR TOILE DE GUY OBERSON,
« APRÈS UNE NUIT DE PLUIE 2 », 120 X 140 CM
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-262-1
Tous droits réservés
© 2010 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

*Comme les anges à l'œil fauve,
Je reviendrai dans ton alcôve
Et vers toi glisserai sans bruit
Avec les ombres de la nuit ;*

*Et je te donnerai, ma brune,
Des baisers froids comme la lune
Et des caresses de serpent
Autour d'une fosse rampant.*

*Quand viendra le matin livide,
Tu trouveras ma place vide,
Où jusqu'au soir il fera froid.*

*Comme d'autres par la tendresse,
Sur ta vie et sur ta jeunesse,
Moi, je veux régner par l'effroi.*

CHARLES BAUDELAIRE
Le Revenant

I

C e matin au réveil, je sentais le vieux. Quelque chose dans l'haleine. Une odeur que je ne me connaissais pas. Pas encore. Il faudra m'y faire. Cette odeur de vieux qui se réveille le matin. Cette odeur de quand j'étais petit. Pendant les grandes vacances, quand je passais une semaine chez mes grands-parents. Avant la semaine de colonie chez le pasteur Nicole. Je me réveillais très tôt et je terminais ma nuit dans le lit de Grand-Maman et Grand-Papa, entre eux, dans leurs draps blancs qui sentaient le propre et la naphtaline. Grand-Maman, immanquablement elle me disait « Dors encore un peu mon grand », et je sentais son haleine de vieille. La mienne ce matin. La mienne dorénavant et jusqu'à ma mort.

J'ai cinquante-cinq ans. J'ai bien vieilli. J'ai plus de succès qu'à trente ans. À trente ans, je n'avais connu que cinq femmes. Aujourd'hui, une trentaine... Au moins. Même si la majorité étaient des putes. On s'en fout. Ça compte quand même.

Aujourd'hui, elles me résistent rarement, les femmes. Même les jeunes. J'ai de l'argent, du pouvoir, de l'assurance. Je suis bronzé toute l'année, je blanchis mes dents, je pédale quatre fois par semaine. Ma tenue rouge et noire de cycliste moule mes fesses et mon sexe et elles aiment ça. Je suis grand, je suis beau. Je suis le rédacteur en chef du *Journal du Léman*, le plus grand quotidien de Suisse romande. Elles aiment ça, les femmes. Un grand journaliste comme moi, c'est plus attirant qu'un avocat, un banquier ou un médecin. Même si ça gagne moins d'argent. Elles me résistent rarement, les femmes. D'autant moins que je me contente de les séduire. J'en amène peu dans mon lit. Dans mon

lit : surtout des putes, je l'ai dit. Et celles qui ne sont ni trop belles ni trop jeunes. Les très belles et très jeunes, je me contente de les séduire. Ça me donne de la force, de la puissance. Si je les amenais dans mon lit, ce sont elles qui auraient le dessus. Au lit je ne suis ni fort ni puissant, je suis juste moi qui bande moins souvent, moins longtemps.

Ce matin je sentais le vieux. Ce n'est pas très agréable mais ce n'est pas grave, ce n'est que le matin. Elles ne peuvent pas savoir. Lisa elle sait, mais Lisa on s'en fout.

Elle ne peut pas savoir, Anna, que je sens le vieux, le matin. Anna, je la vois ce soir. C'est la femme de mon demi-frère. Je le vois beaucoup plus souvent depuis qu'il a épousé Anna. Victor, il a vingt ans de moins que moi. Il est grand, mais moins que moi, il est beau, il a de l'argent du pouvoir du succès. Il est chirurgien plasticien. Il a Anna.

Anna, elle a vingt-huit ans, sept ans de moins que Victor. Avec le temps, ça devient risqué d'avoir presque le même âge que son mari. Mais Anna n'a rien à craindre. Parce qu'elle est splendide. Grande, mince, noire aux yeux de miel. Lèvres, poitrine et fesses généreuses. Vingt-sept ans de moins que moi. Mère au foyer. Anna que je fais tout pour séduire mais que je ne mettrai pas dans mon lit. Anna, un enfant : une petite fille, Mona. J'espère qu'elle va arrêter d'en faire, maintenant, des enfants. C'est plus facile de fantasmer sur elle

lorsqu'elle n'est pas enceinte. Et lorsqu'elle n'est pas en train de pouponner et que rien d'autre ne l'intéresse. Là, elle a huit mois, sa fille, et Anna recommence à être réceptive. Elle joue de nouveau, la belle Anna. Je me réjouis de la voir.

Il vient ce soir. Je vais pouvoir me faire belle et me sentir belle. Oublier un peu que je suis une mère.

Mon mari n'arrive pas à me faire oublier que je suis une mère. Mon mari, je ne l'accueille plus en minijupe et talons lorsqu'il rentre du travail. C'est pas pratique, la minijupe et les talons pour s'occuper d'un enfant. Et de toute façon je ne suis plus certaine qu'il aimerait ça, me voir en minijupe et talons. Je suis la mère de son enfant. Il dit que c'est normal, que j'aie moins souvent envie de faire l'amour. Ça lui va très bien, lui c'est pareil. On fait quand même l'amour une fois par semaine. Parfois deux. Pendant la sieste de Mona. C'est déjà pas mal, pour un couple avec un petit enfant, il dit. On fait l'amour le dimanche après-midi, parfois le samedi aussi. C'est bon et on rit et on est complices, mais on n'oublie pas l'enfant. On pense à ne pas faire trop de bruit. On pense à faire vite. Et moi, il arrive que je lui en veuille parce qu'il m'a fait rater la sieste. Alors que je me suis levée trois fois dans la nuit pour ma fille. Mon mari. Depuis que Mona

est née, il m'agace à être si souvent un enfant. Avant j'aimais ça. J'étais touchée par ce contraste entre lui plasticien admiré et lui ne trouvant pas sa deuxième chaussette, le matin.

C'est normal que j'aie moins envie, dit mon mari. Mais j'ai envie de Vincent. Oh rien de grave. Mais pour Vincent, je mets la minijupe, les talons, ou la nouvelle robe. C'est normal, on ne le voit qu'une fois tous les deux, trois mois. C'est normal et ce n'est pas grave.

Vincent est grand, beau, sûr de lui, j'aime comme il me regarde, j'aime quand je le fais rire. Je suis toujours très spirituelle lorsqu'il est là. Ou je fais l'enfant et ça le fait rire ou sourire tendrement. Je fais l'enfant et j'oublie que j'en ai une, d'enfant. Je suis comme avant Mona. Je suis comme quand Victor et moi sommes tombés passionnément amoureux. Tellement qu'un an et demi après Mona est née. Vincent a cinquante-cinq ans. Vingt-sept ans de plus que moi. Du coup, je fais encore plus l'enfant qu'avec Victor lorsqu'il n'était ni mon mari ni le père de ma fille. Ça me fait du bien. J'ai envie que Vincent me prenne dans ses bras. Me serre contre lui. J'ai envie d'appuyer ma tête contre son cœur. Sa main dans mes cheveux.

Ce soir il prend Mona dans ses bras. Elle rit parce que Vincent lui recouvre le visage de sa grande main. J'aime voir ma fille rire dans ses bras. Je lui dis « On est bien dans les bras de Vincent, n'est-ce pas mon amour ? » Vincent me sourit. Il ne m'a jamais prise dans ses bras. Il a compris que j'aimerais bien.

*M*erci pour la délicieuse soirée. Et pour ton merveilleux sourire. Avec un bouquet de fleurs, rouges et roses, comme son salon. Signé *Vincent*. Pas *Vincent et Lisa*. Lisa, si elle savait que j'envoie un bouquet elle dirait, quand même tu exagères, on était pas chez la reine d'Angleterre hier soir, que je sache...

Anna m'envoie un texto. Elle vient de recevoir mes fleurs. *Merci à toi. Elles sont magnifiques. Ce sont mes couleurs préférées. Merci d'être attentif. J'adore quand tu es là. Je t'embrasse.*

Elle me désarme Anna. Plus que les autres. Elle est si naturellement heureuse et tendre. Elle ne joue pas. Elle n'a pas besoin. Elle a rougi hier, après avoir dit que sa fille devait être bien dans mes bras. Elle a rougi d'avoir été trop transparente. J'adore ça.

— DES BAISERS FROIDS COMME LA LUNE —

Moi aussi.

Elle : *Toi aussi quoi ? (Sourire...)*

Moi aussi j'adore quand tu es là, moi aussi je t'embrasse.

Elle : *J'ai de la chance alors... Ma journée commence bien. Je me réjouis de te revoir.*

Me too...

Me too... Super... C'est un truc de quinqu
actif de mettre de l'anglais partout ?

Cette fois ça ne suffit pas. Je ne peux plus attendre
deux ou trois mois que mon mari veuille bien revoir ce
demi-frère qu'il aime moyennement.

Vincent a raconté que son fils Simon avait écrit une
dissertation sur « les intellectuels fascistes français ». Je
connais bien le sujet. Je vais lui demander si je peux y
jeter un coup d'œil. Par curiosité intellectuelle. Voilà.
Ne rien répondre à son *Me too*. Attendre lundi et lui
demander s'il n'a pas un moment dans la semaine pour
que je passe lire cette dissertation. Comme ça il n'y aura
que lui et moi. Victor et Lisa, ils seront au travail. Mona,
je la laisserai à ma mère. Ou à la femme de ménage. On
verra.

*Bonjour mon cher, la dissertation de Simon, il
serait d'accord pour que je la lise ?* Simon est aux États-
Unis. Vacances, avant de commencer l'uni. Pas besoin

de traiter avec lui. Et je sais que Vincent garde précieusement les travaux de son fils, dont il est très fier.

Il est à San Diego. Mais je suis sûr qu'il ne m'en voudra pas de te la faire lire. Au contraire, il sera flatté. Ça te va, jeudi après midi ?

Parfait. 14h ?

OK

Voilà. J'ai mon rendez-vous. Il aurait pu mettre la dissert dans sa boîte à lait et me dire de passer la prendre quand je voulais. Mais non. Il me donne rendez-vous. Donc lui aussi. Comme moi.

Même si on est que lundi. Comment il fait pour patienter jusqu'à jeudi ? En fait, lui pas. Il s'en fout. Il me trouve charmante mais ça s'arrête là. Et tant mieux parce que ça pourrait devenir grave. Donc aller chercher la dissert, la lire chez moi pour ne pas lui faire perdre son temps, casser l'ambiguïté, remercier, dire à bientôt et me concentrer sur mon mari. Plus beau et plus jeune que lui. Voilà. Attendre jeudi. Me rendre compte qu'il s'en fout. Être soulagée et reprendre le cours de ma vie. Ne plus penser à lui comme ça.

Il ne s'en fout pas. Je vais me faire très belle et il ne sera pas indifférent. Bien sûr que non. Si tout se passe comme je sais, je lui réclamerai un baiser. Un seul. Juste une fois. Ça nous fera du bien et après on aura un peu mal parce que c'était bon et que c'était juste une fois.

— DES BAISERS FROIDS COMME LA LUNE —

On aura un peu mal mais c'est bon d'avoir un peu mal.
Et puis ça passera. Je veux un baiser de lui.

A nna et moi. Seuls. Chez moi.

Elle arrive dans un quart d'heure. Le temps de me laver les dents, de passer le papier Shiseido sur mon visage, celui qui empêche de briller. J'ai mis ma cravate rouge, mon assistante l'adore. Mon assistante, elle me dit toujours ce que pensent les autres femmes. Elle me dit ouvertement qu'elle me trouve sublime, parce qu'il n'y a pas d'ambiguïté entre nous. Elle est trop vieille pour moi et elle le sait. Elle a mon âge.

Anna sera ponctuelle. J'en suis sûr. Elle ne se fait pas attendre. Elle ne connaît pas les stratagèmes des gens dans la moyenne. Quand même, jusqu'où va-t-elle aller ? Jusqu'où veut-elle aller ?

Elle sonne. Elle est encore plus sublime que d'habitude. Elle n'a aucune raison d'être habillée comme ça. Elle ne travaille pas. Après ses études qui ne lui servent à rien, elle a fait Mona. On ne va

pas au parc en robe et talons... Anna tu te dévoiles trop. Et tu es trop belle, trop jeune pour moi. Grâce à Dieu tu sembles loin de t'en rendre compte.

On fait connaissance. Je lui pose des questions que je ne lui ai jamais posées jusqu'ici. Lorsqu'il y a des hommes, je parle aux hommes, en l'occurrence Victor. Les femmes, je me contente de les observer.

— Café?

— Non, tisane. Je sais, c'est triste.

On rit. Il n'y a rien de plus opposé à Anna qu'une tisane. Je le lui dis. Elle remercie. Elle tremble en prenant sa tasse.

— Tu prends toujours tout à cœur comme ça? Je lui dis.

— Pourquoi dis-tu cela? ...Ça se voit tant que ça? (Silence) Oui.

Elle sourit lorsqu'elle dit oui. Elle sourit dans un soupir.

— Alors tu as le temps de boire un café, dit-elle heureuse.

— Je le prends, je réponds.

Elle raconte. Elle est la petite-fille de grands-parents russo-croates qui ont galéré. La fille de parents qui, eux, ont réussi. En Suisse. Ici, à Genève. Une petite réussite. Sa mère est comédienne. Son père professeur de littérature russe à l'université. Elle part chaque été dans le village de son père, en Croatie. Elle parle de Barci, de son raisin et de ses

vieux qui ne sont jamais partis. Qui attendent. Avec le sourire et les choux farcis prêts à être réchauffés à toute heure. Ses grands-parents, elle les a en adoration. Ses parents moins. Paternel relativement absent, relation mère-fille compliquée. De ça, elle parle peu. De la Croatie, elle parle comme si je connaissais. Je ne connais pas. Mes parents sont issus de deux vieilles familles genevoises dont le nom résonne vaguement, mais dont la fortune est à refaire. Mon père est un calviniste qui a osé quitter sa femme pour une plus jeune, plus gaie, plus fougueuse. Fille d'immigrés italiens. Un acte de bravoure chargé d'une immense culpabilité... Je lui raconte, même si elle connaît. On fait semblant qu'elle ne connaît pas. On fait semblant que mon histoire n'a rien à voir avec celle de Victor.

Elle sourit encore. Je tremble aussi en posant ma tasse. On est l'un à côté de l'autre dans le canapé. Nos jambes se touchent. Nos bras se frôlent. Mon adolescence au cinéma et ces frôlements plus forts que tout. On parle de connaissances communes. On parle de cet homme qui est amoureux d'elle.

— Et toi ? Je lui demande.

— Mais non, pas moi, elle répond, toujours en riant.

— Alors il n'a pas de raison d'être jaloux, Victor ? Je lui demande.

— Pas jusqu'à maintenant.

— Et maintenant ?

— Maintenant oui. Mais ça passera. Elle me regarde et ne sourit plus. Ça passera, n'est-ce pas ?

Elle me dit, comme si elle avait besoin que je la rassure, que je lui promette que oui, que ce n'est pas grave nous, là, maintenant, que ce n'est rien.

— Je ne sais pas.

Je souris un peu. Pas trop. Elle ne trouve pas ça drôle. Moi je suis follement heureux et fier. Anna est séduite, très, suffisamment pour trouver ça grave.

— Avant... Avant que ça passe, tu veux bien m'embrasser. Juste une fois ?

Elle demande. Mon Dieu Anna, oui je veux bien t'embrasser, ma sublime petite Anna.

— Euh... mais... mais... mais oui...

Je m'approche maladroitement. Merde pourquoi cette maladresse maintenant. Pourvu qu'elle soit déjà assez éprise pour ne pas s'en rendre compte.

Enfin il m'embrasse. Ça fait presque un an que j'en rêvais de ce baiser. Je ne sais plus comment on fait avec un autre homme. C'était tellement naturel, le premier baiser, avec Victor. Là pas. Quand même, c'est bon cet homme dont je n'ai pas l'habitude, surtout sa main dans la mienne, plus que sa bouche, sa main dans la mienne, c'est bon. « Merci », je dis.

— Non, ne remercie pas. Il dit en souriant.

— Alors pardon. (Quelle petite sainte nitouche je fais.)

— Non, ne demande pas pardon. J'en avais autant envie que toi.

« "Autant envie que toi", qu'en sais-tu, petit prétentieux, si ça se trouve tu en avais encore mille fois plus envie que moi, tellement que tu n'aurais jamais osé demander... » Je ris.

Encore un baiser. Meilleur que le premier.

— Bon. Il se lève.

— On y va? Je dis. Et maintenant tu arrêtes les fleurs et les messages, d'accord?

— D'accord, promis. Il rit. Il dit: Pourtant j'ai évité de n'envoyer que des roses rouges...

On s'embrasse encore. Debout. Debout, je peux coller mon corps contre le sien. C'est bon. On sort. Sans se toucher. Comme des amants. C'est mon amant, mais déjà plus. Promis. Je vais à ma voiture. Il prend son vélo de ville. Il a un vélo de course et un vélo de ville, comme beaucoup de Genevois. Il n'est pas le seul, mais je le trouve un peu ridicule, sur son vélo, à cinquante-cinq ans. Je n'aime pas. Il cherche mon regard en partant. Après avoir mis son casque. Sur son vélo. Je ne le regarde pas. Je n'aime pas le trouver ridicule...

J'ai oublié la dissert. Je dirai à Victor que Vincent n'est pas parvenu à mettre la main dessus, finalement.

En fait, il ne me demande rien, Victor, concernant la dissertation, ou son demi-frère. Il a oublié. J'avais des réponses toutes prêtes pour toutes les questions qu'il allait me poser. Mais il a oublié. Je n'aurais pas dû dire à Vincent que c'était la première et la dernière fois. Si Victor s'en fout, alors on pourrait continuer un peu. Malgré le casque et la pince au pantalon. Juste parce qu'il n'est pas indifférent Vincent. Alors que Victor au mieux je le fais rire, au pire je l'agace. Victor disant que je suis la plus belle du monde alors que je suis en pyjama et qu'il ne quitte pas la télé des yeux. « Chut tais-toi mais oui t'es belle GOOOOOOOOOAAAAAAAAAAAAAL ah merde, non. Tu disais? »

Victor, quand il ne s'en fout pas, c'est moi qui m'en fous.

— DES BAISERS FROIDS COMME LA LUNE —

Attendre jusqu'à demain pour lui envoyer un message. D'ici demain, il sera peut-être passé outre mon interdiction, Vincent.

Elle me recontactera. Ce n'est pas le genre de femme à en rester là. Elle veut toujours plus. Elle n'est pas faite pour la prudence.

Anna, il ne faut pas que j'en tombe amoureux. Il faut que je garde le contrôle. Il ne faut pas que je croie qu'elle m'aime pour ce que je suis. On n'aime jamais les gens pour ce qu'ils sont. Seulement pour ce qu'ils représentent. J'ai travaillé toute ma vie pour acquérir le pouvoir. Et pour faire semblant d'avoir le pouvoir que je n'ai pas réussi à obtenir. Garder le contrôle et elle sera mienne. D'une façon ou d'une autre elle sera mienne. Bien fait pour cet arrogant de Victor.

Et si on se revoyait... Juste une fois... encore...

Elle a attendu une nuit et toute une matinée.
J'ai presque eu peur. Quel soulagement. Et quelle
chance j'ai.

*Anna, j'étais sur le point de te désobéir tant le sou-
venir de ce moment de grâce était pressant... Oui...
Revoyons-nous... De toute façon ça ne peut pas être pire.*

*Bien sûr que ça peut être pire. Attends nos peaux qui
se rencontrent. Mais revoyons-nous.*

*Anna. Tu parles de peaux et le vertige me prend. Le
désir me brûle. Quand ?*

Merde. J'ai été trop loin. Cette histoire de peaux qui se rencontrent. Il croit que je veux faire l'amour avec lui. Il croit peut-être même que ça m'arrive souvent, de faire l'amour avec d'autres. Moi je veux juste le toucher, l'embrasser encore. Être serrée dans ses bras. Retirer sa chemise et mon t-shirt. Respirer son cou. Faire l'adolescente. Pas l'amour. L'amour, c'est aller trop loin.

Et puis il remarquerait tout de suite Victor. Et moi je ne pourrais pas faire l'amour avec Vincent et oublier ensuite. Je ne pourrais pas revenir à ma vie. Comme si de rien. Je n'ai jamais fait l'amour sans aimer. J'aime déjà beaucoup trop Vincent. Et Oscar Wilde avec son *Pour ne pas succomber à la tentation, il suffit d'y céder*, il avait mille fois tort. C'est probablement vrai pour les hommes. Pas pour les femmes. Pas pour moi. Moi, lorsque je cède, je succombe. Tellement que ça en a refroidi un ou deux, des hommes.

Je sais qu'on fera l'amour. Je sais que je risque de le payer cher. Je m'en fous. Je sais qu'on fera l'amour. Ça ne me fera certainement pas plus d'effet que notre premier baiser. Ce premier baiser pas si réussi, qui ne m'empêche pas d'en être là. À chercher une date et un lieu pour faire l'amour. On va faire l'amour. Je sais que ce sera décevant. Je sais pourtant qu'on recommencera. Jusqu'à ce que ce soit parfait et que je me traîne de douleur.

Le lieu, je l'ai trouvé depuis longtemps. Le duplex de ma meilleure amie, partie un an faire son master à Londres. J'ai les clés pour les plantes. « Ou pour tes amants », m'avait-elle dit en riant. « Si au moins », j'avais répondu, n'en pensant pas un mot. J'ai les clés. J'ai l'amant. Les plantes sont à l'agonie. On a neuf mois devant nous.

Jeudi. Dix heures. Avenue William-Favre 32. Tu sonnes sous Schneider.

OK

Voilà. Deux messages coupables. Banals. Directs. Il n'y a déjà plus d'ambiguïté. Plus de flirt. Plus de mot qui fait plaisir à chercher entre les autres, plus neutres. Juste une heure et une adresse. Un OK pour réponse. On ne relit pas cent fois un OK. Même pas moi.

Je vais faire l'amour avec Anna. Je vais toucher et regarder son corps. Je vais entendre son souffle, je vais l'entendre me dire « Attends » ou me dire « Encore ». Je n'espérais pas faire l'amour avec Anna. Je voulais juste lui plaire. Juste qu'elle se réjouisse de me revoir et qu'elle soit troublée en ma présence. C'était déjà beaucoup. Je ne demande pas tout à la vie. Quand on veut trop, on se perd. Je m'économise, moi. C'est certainement pour cela que je n'ai pas l'air usé à cinquante-cinq ans. On m'en donne quarante-cinq. Cinquante tout au plus. Anna. Comment lui dire non, à elle qui veut que l'on fasse l'amour. Comment ne pas en crever d'envie, maintenant. J'ai peur. On me donne cinquante ans tout au plus mais moi je sais que je deviens vieux. Il y a l'autre matin et ceux qui ont suivi. Il y a ce genou qui me fait mal. J'aimais tant courir. Depuis cinq ans j'ai dû me mettre au vélo. J'ai dit que c'était plus classe, un

cycliste qu'un jogger. J'ai dit que c'était mieux pour draguer. Que les femmes cyclistes étaient en général plus jeunes et plus belles que les joggeuses. Mais j'aimais courir. J'écoutais ma musique et j'aimais ce contact avec le sol. J'aimais pouvoir le faire n'importe où et n'importe quand. Courir à Rio, Londres, Paris, New York ou Genève. J'aimais faire ce que tout homme a toujours fait, partout. Maintenant j'ai mon vélo et j'ai l'air fier mais je me sens comme un handicapé avec sa canne, sa chaise...

Mon corps est mince et bronzé. Mais malgré tous mes efforts, la peau n'est plus celle de mes vingt ans. Quoi que je fasse. Je suis un homme de cinquante-cinq ans en bonne condition physique. Je suis un bel homme de cinquante-cinq ans. Mais je suis un homme de cinquante-cinq ans. Qui bande souvent mou et parfois pas du tout. Surtout lorsqu'il est intimidé. Dans un peu moins de dix ans, j'ai l'âge de la retraite.

Elle me verra sans ma cravate et ma chemise, et elle n'aimera pas. Mais elle me veut et je n'ai pas le choix. Je la veux aussi et peut-être qu'elle aimera quand même. Ça court les rues, les hommes de soixante ans avec les femmes de trente ans, ces temps. Enfin presque. Surtout en Roumanie, ou au Brésil... Mais tout de même: ici, à Genève, il y a cette affiche d'Helvetic Tours. Placardée partout dans la ville depuis une semaine. Un homme d'une soixantaine d'années, dans une piscine, avec à son cou une femme d'une trentaine d'années. Vive

— DES BAISERS FROIDS COMME LA LUNE —

Helvetic Tours. Sur son autre affiche, il y a deux pédés de vingt-cinq ans qui marchent côte à côte, sur une plage. J'aime moins mais je m'en fous. Vive Helvetic Tours. Et vive Anna et moi forever. Oui monsieur...